

Moi, mon ami

France Ducasse

Volume 36, numéro 2 (212), avril 1994

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32100ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Ducasse, F. (1994). Moi, mon ami. *Liberté*, 36(2), 76–84.

FRANCE DUCASSE

MOI, MON AMI

Pour V. comme Viet-nâm

On travaillait, lui et moi, à la bibliothèque de l'université et comme il ne parlait à personne, je lui ai parlé la première.

C'est toujours moi qui parle.

Il m'écoute.

On prenait quelquefois le même autobus pour retourner à la maison — il ne demeurait pas très loin de chez moi — et c'est ainsi que, peu à peu, on a fait connaissance.

Il aimait le cinéma. Moi aussi. On allait donc ensemble au cinéma, mais c'était tout ; on était amis.

Puis un jour, il a appris qu'il ne pourrait plus rentrer chez lui. Il ne m'avait jamais parlé de son pays. Je n'en connaissais que ce qu'on en disait dans les journaux de l'époque, la rivalité nord-sud, l'appui des Soviétiques, l'intervention américaine, la lutte armée. La guerre. Ces gens-là commençaient, disait-on, à en avoir l'habitude.

Les jeunes qui poursuivaient leurs études à l'étranger furent condamnés à l'exil. Mon ami était des leurs.

Peu après, il abandonnait ses études. Il ne voulait plus devenir ingénieur ni quoi que ce soit d'autre. Et il a quitté la ville pour une autre ville, plus grande. Il lisait

les philosophes. Prenait des cours d'allemand. Travaillait vaille que vaille dans une quincaillerie.

De sa petite sœur qui grandissait, il ne savait que ce que son père lui écrivait. Presque rien. Il ne se doutait de rien. Le temps que la lettre lui parvienne, elle était déjà enterrée.

Je ne savais pas qu'il avait une sœur de cet âge — vingt ans —, ni même qu'elle était malade. Il ne parlait jamais d'elle alors qu'elle était en vie et il en parle encore moins depuis sa mort. Vivante ou morte, c'est pareil, pareille économie de mots. Il m'a dit le nom de la maladie dont elle souffrait, mais j'ai oublié. Je ne connaissais même pas son nom à elle.

Elle avait sept ans quand son grand frère est parti pour le Canada. Le Canada, elle ne savait pas où c'était, mais de peur que son frère ne trouve plus le chemin du retour, elle s'était mise en tête d'aller le rejoindre là-bas, où que ce soit sur la carte du monde. Longtemps nourrie de ses rêves de voyage, elle ne se plaignait jamais de son sort, malgré les privations, alimentant ses rêves de grandeur du moindre grain de riz.

Mon ami travaillait pour sept, puis ce fut pour six, et son salaire allait survoler pendant des années tout un océan afin de subvenir aux besoins les plus élémentaires des siens.

Il vivait au centre-ville, au vingt-quatrième étage d'un immeuble moderne, dans un minuscule appartement qu'il avait néanmoins aménagé avec beaucoup de goût. Les années passant, il s'était acheté quelques meubles, de beaux meubles, une bibliothèque en chêne, un bureau, une chaise et une table de salon, des fauteuils recouverts de cuir. Mais il retardait sans cesse l'achat d'une chaîne stéréo, puisqu'il ne pouvait encore se payer la meilleure, préférant se priver de musique plutôt que de se procurer des appareils de moindre qualité. Il avait

lu tout Marcuse. Il n'avait pas de lit. La nuit, il sortait son sac de couchage et s'étendait par terre, sur le tapis. Quand je venais lui rendre visite, je dormais sur le sofa.

Autrefois, j'enfermais des lucioles dans un bocal et je les regardais briller dans l'obscurité de ma chambre de petite fille cruelle. Je croyais qu'elles veillaient sur ma petite personne — je n'avais ni frère ni sœur à qui parler dans le noir — et je leur confiais toutes mes joies. Mes mouches à feu agonisaient au petit feu de mon insouciance. Chez cet ami, je me réjouissais presque autant de voir briller derrière la fenêtre les lumières de la ville et je cherchais des yeux celles qui se déplaçaient. Je pensais : « La ville est vivante. » « Toi et moi, disait-il, on va mourir comme tes lucioles dans leur bocal ; la ville se soucie bien peu de nos souffrances. » Je disais : « Doux, doux, la mort est une petite sœur. » Ça le réconfortait.

— Mais les villes aussi peuvent mourir, disait-il.

— Peut-être, mais même bombardées, même en ruines, les villes ressuscitent.

— Pas les morts.

— À moins...

— Non, répliquait-il à mon incertitude.

On parlait donc de la mort ou de Dieu ou du dernier film des frères Taviani, pendant que le café s'écoulait goutte à goutte dans des verres en cristal taillé. On le buvait noir. On ne s'endormait pas avant d'avoir fumé toutes les cigarettes de son paquet rouge et je lui offrais de petits cigares sucrés qu'il allumait avec un briquet lourd et laqué.

Sur le mur était accrochée une aquarelle de Zao-Wou-Ki qu'il avait payée à tempérament. Sur mes murs à moi, chez moi, il n'y avait que de belles images découpées dans les magazines, des nus, des natures mortes. Il s'y intéressait néanmoins. Je me moquais gentiment de l'intérêt qu'il me portait. Sur sa table reposait, décapitée,

la reproduction d'une tête de femme, de Modigliani, en granit rose.

Ayant des goûts raffinés, il s'offrait parfois des objets beaux et coûteux, mais il lui fallait beaucoup de patience pour réunir la somme qu'il prélevait à même l'essentiel. Il avait, de surcroît, mauvaise conscience en pensant à sa famille, et chacune de ses dépenses lui faisait plaisir et mal tout à la fois. Les seuls voyages qu'il se permit pendant toutes ces années d'attente ne l'ont jamais mené plus loin que chez moi.

Au service de l'immigration, on doutait encore de sa capacité de faire vivre décemment ses parents, ses deux sœurs et son frère. Pour prouver sa bonne volonté, il crut judicieux de s'inscrire à l'université pour y suivre des cours en administration, ce qui devait lui permettre, à plus ou moins longue échéance, de trouver un emploi plus rémunérateur. La famille ne tarda pas à arriver.

Dix ans avaient passé depuis le début des démarches et quinze depuis qu'ils s'étaient quittés. Les retrouvailles furent assombries par le souvenir douloureux de la jeune morte dont tout le monde, dans les circonstances, sentait encore plus cruellement la disparition. Les premiers contacts furent sans doute timides et embarrassés. À voir ses parents qui avaient beaucoup vieilli, ses sœurs et son frère qui avaient grandi et leurs regards étonnés de le revoir, tel qu'il était devenu, mon ami dut en être « discrètement » bouleversé.

J'avais reçu de lui une lettre m'annonçant l'arrivée de ses parents. Comme mon ami était habitué à une certaine indépendance malgré l'argent qu'il envoyait à sa famille, je le savais déchiré entre le plaisir et la crainte de revoir son père et sa mère dont il redoutait l'intrusion dans sa vie. Conscient de leurs souffrances passées et ne pouvant envisager de les accabler davantage, il savait

qu'il s'évertuerait à ne pas les décevoir. Il s'attendait au pire. L'attendait pire encore.

Le mardi suivant, j'eus envie de lui téléphoner. Il me fit savoir, plus imperturbable que jamais, que sa famille était bien arrivée, le jour même comme il me l'avait écrit, mais que, dans la soirée, il y avait eu un accident. Je crus d'abord qu'il me parlait de sa jeune sœur dont la mort remontait pourtant à quelques années, mais il s'agissait en fait... Sa voix était neutre, comme éteinte, d'outre-tombe.

Sa sœur aînée était sortie sur le balcon. Craignant qu'elle ne prenne froid, son père était venu la rejoindre pour lui demander de rentrer. Elle n'était plus là. Quelques minutes plus tard, mon ami se heurtait aux policiers qui interdisaient à toute personne de sortir de l'immeuble. Il a dû décliner son identité et faire état de son lien de parenté avec la victime pour que les agents se décident à l'emmener au poste y faire une déclaration, puis à la morgue pour identifier le cadavre. C'est de là qu'il revenait.

Pendant qu'il parlait, je voyais tomber sans un cri la jeune femme, se pencher le père au-dessus de la balustrade et gémir la mère immobile, et pleurer, sans bruit, le garçon et la fille, la dernière, pendant que mon ami trop pressé pour attendre l'ascenseur descendait en courant les vingt-quatre étages de l'immeuble. Puis ma pensée revenait à la jeune femme qui venait de vivre seule et sans témoin ses dernières minutes, et à son âge — vingt-huit ans —, le même âge que moi.

Mon ami se tut et je fus longue à réagir. J'aurais voulu le secouer ou même le frapper, atteint qu'il était déjà, on aurait dit, par la froideur, l'indifférence et la rigidité de la morte. J'aurais voulu le consoler à tout le moins, mais comment consoler celui qui ne pleure pas,

que dire à celui qui ne se plaint pas et qui se tait et dont le silence ne souffre aucune réplique ?

Je m'enquis par la suite de la hauteur du garde-fou de ciment, lequel était plus haut que de coutume, si je me souvenais bien, et ne présentait aucune prise, aucune aspérité, ce que confirma mon ami, incapable de m'expliquer alors comment sa sœur, qui n'était pas plus grande que moi, avait pu basculer au-dessus du parapet. Nous nous butions inlassablement à la balustrade qu'il nous semblait impossible d'enjamber, à moins bien sûr de sauter et même de s'y hausser avec toute la force des bras, ce qui n'était concevable qu'avec la volonté bien arrêtée de mourir. Rien n'aurait pu laisser prévoir une telle intention et l'énigme de cette mort, son pourquoi et son comment, nous préoccupait plus que la mort même.

Les jours passèrent et la jeune femme fut enterrée religieusement. Aux yeux de l'Église, il ne s'agissait que d'un regrettable accident. La mort, un accident ? Est-ce à dire qu'il faut s'habituer à l'idée ? Une idée, la mort ?

Quelques mois plus tard, alors que j'étais de passage dans cette ville où je ne venais d'ailleurs plus que pour affaires, je soupai avec eux, invitée à partager un repas qu'ils avaient préparé avec un soin tout particulier pour honorer cette amie dont leur fils leur avait parlé, en bien, même si ce n'était que fort peu. Il va sans dire qu'après le drame et à cause de l'exiguïté des lieux, mon ami s'était empressé de trouver un nouvel appartement pour reloger tout son monde.

Je repoussai d'abord les couverts qu'ils avaient eu la délicatesse de m'offrir et je leur fis apprécier mon maniement très original des baguettes. De sa chaise et dans une langue qui m'était étrangère, la mère donnait des directives auxquelles sa fille réagissait, faisant défiler sur la table des mets dont le fils me faisait apprécier les parfums, tandis que le père m'en énumérait les ingrédients.

Ce dernier passait d'une langue à l'autre sans trop de mal, ayant appris le français au temps où son pays était sous la domination française. Il m'avoua même avoir gardé longtemps des livres d'auteurs français interdits sous le nouveau régime et avoir apprécié tout particulièrement *Les Trois Mousquetaires* d'Alexandre Dumas. Je dus avouer, à ma grande honte, que je ne l'avais pas lu.

La mère et la sœur de mon ami me jetaient des coups d'œil furtifs, n'étant pas encore en mesure, étant donné leur faible connaissance de la langue, de se mêler à notre conversation. En revanche, elles me servaient, m'incitant à manger davantage, insistant pour que je finisse tous les plats. Le frère était absent. Le repas terminé, nous sommes passés au salon où le père est venu nous porter des fruits, avant de disparaître avec sa femme et sa fille dans l'une des pièces de l'appartement.

Ayant offert un bouquet de marguerites à mon arrivée, je fus surprise de voir qu'on avait coupé toutes les tiges et que les fleurs flottaient dans un grand vase, à la surface de l'eau, comme des nénuphars.

Nous avons regardé des photos longuement et en silence, appuyés l'un contre l'autre. Ses sœurs gisaient dans leur cercueil. Avant de partir ce soir-là, je lui ai mis la main sur l'épaule et je l'ai embrassé sur la joue. Il a fait de même. Malgré notre longue amitié, jamais nous ne nous étions permis de telles familiarités. Il est vrai que depuis, nous osons, davantage, nous embrasser à l'arrivée et au départ. Un jour qu'il pleuvait et que nous partagions le même parapluie, j'ai même pris son bras.

Après avoir échoué son examen d'administration, pour avoir été dérangé par les événements ayant suivi l'arrivée inopinée de sa famille, il a abandonné toute velléité de poursuivre des études. Moi non. J'étudie. Je lis. Je voyage. Je fais des rêves tellement légers que je me réveille parfois en riant. Lui non.

Sa sœur s'est maintenant inscrite à des cours de comptabilité, à l'université, et son frère, qui termine son cégep, envisage de s'inscrire en génie électrique l'automne prochain. Pendant les vacances, tous deux travaillent dans une manufacture. Le père fait le marché, les commissions et le ménage et prend soin de sa femme qui est malade. Cette dernière ne s'est jamais remise tout à fait de la mort de ses enfants. Elle passe de longues journées au lit, les jambes étendues, le dos droit, à ne rien faire. À regarder les images à la télévision.

Il y avait un fauteuil roulant sur le balcon du vingt-quatrième étage. La mère « immobile » avait été blessée pendant la guerre. Encore un accident, bien sûr ! Depuis, elle était paralysée. Sa fille a dû monter sur le fauteuil qu'on avait laissé là, en raison de l'exiguïté de l'appartement, pour voir plus loin, Dieu seul sait quoi.

On dit que, près des chutes du Niagara, il est fréquent que les gens s'évanouissent et tombent. Elle, qui n'avait vécu jusque-là qu'au ras du sol, pouvait-elle se douter qu'elle serait prise de vertige ? Elle s'est peut-être évanouie. Voilà qui expliquerait qu'elle n'ait pas crié.

J'ai revu mon ami il y a peu à la quincaillerie où il travaille. J'avais besoin d'une serrure et de deux poignées de porte. Parce que c'était moi, il m'a fait payer le prix du grossiste. Il avait l'air triste et moi, justement, ce jour-là, je n'étais pas d'humeur à le supporter, lui et tout le poids de ses peines. Il m'arrive — je l'avoue et le regrette — d'être sans pitié. Il aurait voulu, bien sûr, que je l'attende, le temps qu'il ferme le magasin. Il m'aurait emmenée au restaurant, puis on serait allés au cinéma ; comme dans le temps, on aurait parlé. Enfin moi. Mais sous prétexte que j'étais invitée à souper chez des amis (ce qui était vrai), je l'ai embrassé en lui promettant de le rappeler une prochaine fois et j'ai fui, n'ayant pas le cœur de passer plus de temps à essayer

de le distraire et de le faire sourire, si peu soit-il. Je le rappellerai. Je le rappelle toujours. Il n'a que moi pour amie.

Ses parents voudraient bien qu'il se marie. Il n'a rien contre, m'a-t-il avoué un jour. Encore faudrait-il qu'il trouve quelqu'un ! Il attend, paraît-il, que son frère et sa sœur aient terminé leurs études afin de retrouver une certaine indépendance financière. C'est du moins ce qu'il dit, mais, en fait, on dirait que pour lui il n'y a personne... enfin, personne d'autre que moi.